

Faith E. Beasley



VERSAILLES  
À LA RENCONTRE DU  
TAJ MAHAL



LES BELLES LETTRES



FAITH E. BEASLEY

VERSAILLES  
À LA RENCONTRE  
DU TAJ MAHAL

Conversations éclairées  
sur l'Inde  
au temps du Roi-Soleil

*Traduction de Patrick Graille*

PARIS

LES BELLES LETTRES

2024

L'orthographe des citations des éditions anciennes  
sauf mention explicite a été modernisée.

Ce livre n'est pas une traduction de Faith E. Beasley,  
*Versailles meets the Taj Mahal*,  
Toronto, University of Toronto Press, 2018.  
Il en constitue une version entièrement retravaillée.

Nous remercions les éditions Chandeigne  
de nous avoir autorisés à citer différents extraits de l'ouvrage suivant :  
*Un libertin dans l'Inde Moghole* de François Bernier,  
édition intégrale sous la direction de Frédéric Tinguely,  
éditions Chandeigne, Paris, 2008.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© 2024, Société d'édition Les Belles Lettres,  
95, boulevard Raspail, 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-45607-2

Pour Anant, Anjali et Christopher  
qui éclairent mon esprit et ma vie.



## Introduction

### RÉORIENTER LA MÉMOIRE

« [...] l'Inde, de qui toute la terre a besoin,  
et qui seule n'a besoin de personne [...] »

Voltaire, *Essai sur les mœurs  
et l'esprit des nations*, 1756<sup>1</sup>

En 1930, la Chambre de commerce et d'industrie du Morbihan commande à l'artiste local Pierre-Louis Cadre une fresque murale pour le hall d'honneur de ses nouveaux bureaux de style art déco-ratif de Lorient. Avec ses quarante mètres carrés, l'œuvre de Cadre glorifie et magnifie un passé breton en ravivant une histoire presque enfouie dans les sables du temps. En effet, *Madame de Sévigné débarquant à Lorient* (Planche 2) situe l'une des femmes les plus célèbres de Bretagne au centre du port commercial animé qu'était Lorient au XVII<sup>e</sup> siècle. Le peintre donne ainsi à voir la marquise, environnée de majestueuses caravelles, passant de son élégante barge au quai, dans une robe et un manteau aux sobres tons sombres, qui la singularisent au sein de cette scène colorée. Au premier plan, à droite, un courtier français, livre de comptes sous le bras, s'incline d'un œil intéressé sur un tissu présenté par un étranger enturbanné, barbe et moustache soignées, tandis que des artisanes ou des marchandes à la peau sombre,

sollicitent la curiosité de l'acheteur potentiel avec une sorte de soupière en porcelaine. Sur le même plan, à gauche, une saisissante silhouette masculine, pourvue d'un costume arabisant, singe sur l'épaule, porte deux cages contenant des oiseaux exotiques. Des bananes, des ananas, peut-être des mangues ou des oranges, tombent en cascade sur une table, à côté de tissus empilés. Dans un coin voisin du tableau, un capitaine européen est accueilli par sa femme et ses enfants. Proche d'eux, sur le promontoire, un couple de nobles, élégamment vêtu, sous un parasol, scrute la scène. L'atmosphère est effervescente et raffinée. Incarnée par la marquise de Sévigné, la France de l'Ancien Régime rencontre les humains et les produits de contrées étrangères.

Cette représentation du passé glorieux de Lorient témoigne de l'acuité historique de Cadre, peut-être de son désir d'inviter ses contemporains du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle à explorer une rencontre intrigante, peu connue entre la France du Grand Siècle et le monde évoqué par l'adresse de la Chambre de commerce, le quai des Indes. Ancrée dans l'histoire, la scène de Cadre fut inspirée par une lettre de Mme de Sévigné à sa fille, qui relatait son arrivée à Lorient par la mer depuis la ville voisine de Port-Louis en août 1689. La marquise y évoquait les tissus et la porcelaine sur le quai, son accueil par le diplomate et administrateur de la Compagnie des Indes orientales Claude Ceberet du Boullay, son dîner avec celui-ci et sa femme<sup>2</sup>. Cadre dépeint Lorient comme le port actif qu'il était à la fin du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, un port fondé dans les premières années du règne du Roi-Soleil, conçu pour servir de siège à la Compagnie des Indes orientales établie par Jean-Baptiste Colbert en 1664 pour accueillir les navires en provenance d'Orient. D'où le nom de Lorient, créé d'après le premier navire *Soleil d'Orient*, construit en 1667 par la Compagnie. Aujourd'hui, la plupart des visiteurs qui contemplent cette peinture murale ou sa version pastel, notamment ceux de Port-Louis et de Lorient, villes désormais relativement paisibles, pourraient s'étonner de voir Sévigné évoluer dans ce décor et considérer cette œuvre de commande comme une fiction ou une idéalisation exagérée de la rencontre de la France avec les Indes. S'agit-il ou non d'une représentation fidèle, ou bien crédible de la rencontre entre l'Orient et l'Occident durant le Grand Siècle de Louis XIV ? Cette impressionnante fresque soulève plus de questions qu'elle n'en résout. D'autant que l'image suggestive de ce passé par Cadre inspire

d'autres interrogations sur ce moment particulier de l'histoire française, où l'une des cultures les plus puissantes et influentes d'Europe a ouvert ses marchés et l'esprit de ses habitants aux produits, personnes et coutumes provenant de mondes lointains.

La fresque de cette rencontre entre Mme de Sévigné et la Compagnie des Indes à Lorient ne marquait pas la première relation de la marquise avec les Indes orientales ni la naissance de son attirance pour la culture indienne, plus précisément celle de l'Hindoustan, qui faisait rêver nombre de ses contemporains. Presque vingt ans avant sa visite à Lorient, Sévigné écrivait à sa fille au sujet des indiennes, ces cotons peints ou imprimés de l'Inde qui furent extrêmement populaires au début du règne de Louis XIV. Ses références aux toiles peintes ou indiennes<sup>3</sup> identifiaient la rencontre exotique de la marquise comme spécifiquement indienne, et non vaguement orientale. Et ces références à l'Inde n'étaient pas le seul fait de la marquise. L'amie la plus proche de Sévigné, Marie Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de Lafayette, insère une ligne curieuse et suggestive pour un public du XVII<sup>e</sup> siècle dans son célèbre roman, *La Princesse de Clèves* (1678). Au cœur de ce qu'il est convenu d'appeler « la scène de la rêverie », la protagoniste enroule contemplativement des rubans autour d'une « canne des Indes fort extraordinaire<sup>4</sup> » en contemplant avec vénération le portrait de l'homme aimé, le duc de Nemours (Figure 1). Cette scène audacieuse a occupé durant des siècles la critique littéraire. La canne elle-même fit l'objet d'interprétations et de spéculations de toutes sortes, notamment freudiennes, mais le substantif précisant sa provenance, « des Indes », fut négligé<sup>5</sup>. Pourquoi « une canne des Indes » ? Pourquoi Lafayette utiliserait-elle précisément cette canne indienne dérobée à Nemours comme l'accessoire majeur du moment le plus créatif, introspectif et provocateur de son héroïne de fiction ?

Des traces livresques et orales portant spécifiquement sur l'Inde, vestiges de la rencontre entre la France et l'Inde au XVII<sup>e</sup> siècle, apparaissent dans bien d'autres textes et artefacts du Grand Siècle. Le deuxième volume des *Fables* (1678) de Jean de La Fontaine, l'une des œuvres les plus identifiées et appréciées du corpus littéraire français, contient de curieuses allusions à l'Inde. Le fait que ce volume paraisse la même année que *La Princesse de Clèves* indique que l'Inde pénètre l'espace mental occupé par ces écrivains à ce moment précis



Figure 1 : Dessin de Nemours épiant la princesse de Clèves à Coulommiers par Jules Garnier, gravure de A. Lamotte, tirée de Lafayette, *The Princess of Clèves*, trad. en anglais de Thomas Sergeant Perry (Boston, Little, 1891), vol. 2, frontis. Photographie de l'auteur.

de l'histoire de France. Dans sa préface, La Fontaine distingue sciemment ce second volume de *Fables* du premier publié dix ans plus tôt, en précisant sa nouvelle source d'inspiration : l'auteur de fables indien Pilpay, au lieu d'Ésope et d'autres écrivains européens. Ainsi le fabuliste prie-t-il ses lecteurs de lire et d'interpréter différemment son œuvre, sous le nouveau prisme de l'Inde. Écoutons-le : « J'ai jugé à propos de donner à la plupart de celles-ci un air et un tour un peu différent de celui que j'ai donné aux premières, tant à cause de la différence des sujets, que pour remplir de plus de variété mon ouvrage. [...] je dirai, par reconnaissance, que j'en dois la plus grande partie à Pilpay sage indien. Son livre a été traduit en toutes les langues. Les gens du pays le croient fort ancien, et original à l'égard d'Ésope<sup>6</sup>. »

*Le Mercure galant*, revue chroniquant la culture savante et mondaine, consacre nombre d'articles à la mode des indiennes, décrivant leur utilisation, débattant de leur influence. Ces toiles peintes dominent à tel point le goût français que Louis XIV, l'arbitre autoproclamé du goût hexagonal, et même, espère-t-il, européen, se sent obligé de participer aux débats. À la même époque, en 1670, Molière fait appel à la familiarité de son public avec les indiennes pour traduire les actions de Monsieur Jourdain, bourgeois gentilhomme exhibant fièrement « cette indienne-ci<sup>7</sup> », qu'il a revêtue afin d'imiter la mode des nobles dont il désire tant faire partie. Ces célèbres textes du canon littéraire portent les marques d'une rencontre avec l'Inde qui commence à imprégner la culture française du xvii<sup>e</sup> siècle. Ils inspirent un réexamen du passé de la France et de sa relation avec cette culture à l'autre bout du monde. Tant d'allusions à l'Inde indiquent-elles un lien plus profond entre ces deux civilisations, à une époque où chacune d'entre elles produisait les merveilles tant admirées aujourd'hui, Versailles et le Taj Mahal ?

La fresque évocatrice de Cadre et les empreintes de l'Inde dans les œuvres de certains écrivains français des plus connus suggèrent l'existence d'une histoire obscurcie, réécrite, voire réduite au silence durant les siècles suivants. Les historiens ont traditionnellement situé les débuts de l'engagement soutenu de la France envers l'Inde au xviii<sup>e</sup> siècle, identifiant le siècle des Lumières comme le moment où l'Inde produisit une impression indélébile sur l'imaginaire français. Dans son étude sur l'impact culturel de l'Inde sur la France, Gérard Le Bouëduc, par exemple, atteste qu'« au xviii<sup>e</sup> siècle, l'intrusion de

l'Asie dans l'univers mental des Français modifie leur représentation du monde. L'Asie fait éclater les limites du connu, offre des perspectives à ceux qui croient à leur destin outre-mer, introduit une rupture dans la perception du temps [...]. Surtout, elle est à l'origine de l'innovation en matière de goût avec le développement de l'exotisme<sup>8</sup> ». Mais, en revenant au Grand Siècle et à la France incarnée par Versailles, nous percevons que l'« intrusion » dans l'esprit français fait déjà partie du monde de Louis XIV. Si le roi n'a jamais envoyé d'ambassadeurs officiels en Inde, ni reçu d'émissaires, comme il l'a fait au Levant ou au Siam, l'Inde exerça une influence particulière sur la mentalité française pendant son règne. Cette « intrusion », qui s'est déployée à différents niveaux dans la société, eut des suites inattendues et surprenantes. Et les conversations suscitées par la rencontre entre l'Inde et le paysage mental singulier de la France du XVII<sup>e</sup> siècle étaient très différentes de celles que produisait la rencontre entre les Indes et d'autres pays, comme l'Angleterre et la Hollande. Ce livre désire éclairer cette H/histoire, faire entendre ces conversations autour de l'Inde afin de comprendre l'influence singulière de la rencontre entre l'Inde et la France sur l'histoire des mentalités du XVII<sup>e</sup> siècle.

Si des centaines d'ouvrages ont exploré cette période de l'histoire de France, et qu'un nombre aussi impressionnant furent consacrés à l'Empire moghol de l'Inde, qui atteignit son apogée à la même époque, l'histoire de la rencontre entre ces deux grandes cultures n'a pas encore été entièrement explorée<sup>9</sup>. Les fils unissant les histoires de France et d'Inde forment une tapisserie intellectuelle complexe qui témoigne de cette rencontre. Rare est l'individu du XXI<sup>e</sup> siècle qui situerait Versailles et le Taj Mahal dans le même siècle et aurait conscience que les cultures qu'ils symbolisent connurent des rencontres significatives lors de leur création. Le fait que le Taj Mahal fut construit quelques décennies avant que Louis XIV ne transforme le pavillon de chasse de son père en symbole du pouvoir absolu ne fait pas partie de la mémoire historique parce que ce passé fut excisé du récit officiel, ou transformé de telle manière qu'il devienne impossible d'imaginer une Inde ayant influencé un monde occidental ébloui par les rayons du Roi-Soleil. Une grande partie du savoir touchant les liens entre la France et l'Inde de la fin du XVI<sup>e</sup> au début du XVIII<sup>e</sup> siècle fut filtrée par le contrôle des savoirs historiques sur l'Inde au XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier par les Britanniques.

Or, la rencontre et la relation de la France avec l'Inde se révèlent, à bien des égards, en contradiction avec l'histoire traditionnelle érigée par les conquérants colonialistes de l'Inde. À l'aube de la période moderne, la nature des liens entre Français et Indiens reflète les cultures exceptionnelles de ces deux peuples puissants. Des sociétés différentes s'engagent à leur façon dans de nouveaux mondes, produisant leurs propres récits distinctifs.

Dans le cas de la rencontre entre la France et l'Inde sous le règne du monarque le plus influent d'Europe, les historiens ont eu tendance à lire les textes dans un contexte étroit, excluant une partie du public, spécialement le public mondain et surtout les femmes. Or, le milieu culturel de la France à cette époque fut profondément marqué par ce public mondain, et son lieu de rencontre de prédilection, les ruelles, aujourd'hui nommées salons. Mme de Sévigné, Mme de Lafayette et La Fontaine, parmi tant d'autres, participaient à ce monde lettré où s'entremêlaient savants et mondains, hommes et femmes. Renouveler l'histoire intellectuelle de la rencontre entre la France et l'Inde exige de se concentrer sur ce contexte historique et littéraire propre à la France. Au lieu de placer au centre de notre histoire les sociétés savantes des académies, la cour de Louis XIV ou la Compagnie des Indes orientales de Colbert, nous privilégierons les salons. Ces salons et leur culture mondaine n'étaient pas uniquement une caractéristique distinctive du paysage intellectuel et culturel de la France du XVII<sup>e</sup> siècle, mais leur signature. Dominés par des femmes, sans être féminocentriques, ils formaient les équivalents des académies exclusivement masculines. D'ailleurs, les mêmes intellectuels masculins fréquentaient les deux espaces. Le monde des salons du XVII<sup>e</sup> siècle apporte une singularité narrative cruciale à l'histoire de la rencontre unique de la France avec l'Inde.

Le savoir sur l'Inde est issu de conversations et d'interactions entre les habitués de tous ces espaces. Un lieu en particulier ayant réuni Mme de Sévigné, Mme de Lafayette et La Fontaine se situe au cœur de l'histoire que nous allons développer dans les pages suivantes : le salon de Marguerite de La Sablière<sup>10</sup>. Dans les années 1670, alors que tous trois écrivaient leurs œuvres, on les trouvait souvent au salon de La Sablière, rue Neuve-des-Petits-Champs, près du Louvre. La Sablière (Planche 1) est une figure fascinante qui nous aide à reconstituer la circulation des idées sur l'Inde et à comprendre l'impact particulier

de la rencontre de la France avec l'Inde sur la pensée française. Son père, Gilbert Hessein, un grand bourgeois dont la famille avait émigré de Hollande en France, était le fondateur d'une banque qui administrait des actifs provenant en partie du commerce avec l'Inde, à savoir le commerce du safran et des pierres précieuses, dont des diamants. Ayant grandi dans ce milieu, Marguerite a probablement été en contact avec des voyageurs activement engagés dans le négoce avec l'Inde, ou avec les récits de leurs expériences. Lorsque sa mère meurt en 1649, son oncle, Antoine Menjot, et sa cousine, Madeleine Gaudon de La Raillière, marquise de Saint-Aignon, se chargent de son éducation. Marguerite étudie le grec et le latin, les mathématiques, la physique et la musique. Adulte, elle se passionne pour l'astronomie, science pratiquée à un haut niveau de connaissance. Elle est notamment connue pour avoir installé sur le toit de son domicile un télescope, ce qui lui vaut l'estime de ses contemporains. En 1668, elle se sépare de son mari, le financier huguenot Antoine de Rambouillet de La Sablière, à la demande de celui-ci, et utilise son indépendance pour créer l'un des salons les plus influents du siècle. Une de ses relations, Jean Corbinelli, alla jusqu'à dire d'elle : « Elle comprend Homère aussi bien que nous comprenons Virgile<sup>11</sup>. » Au siècle suivant, en 1743, l'éditeur des *Maximes* et des *Réflexions* de Marguerite l'a décrite comme « cette illustre femme, qui a été l'honneur de son sexe et de son siècle, et dont la mémoire sera en vénération tant que l'on respectera l'esprit, le savoir, la politesse et la vertu<sup>12</sup> ». Dans son salon, elle rassemblait un groupe varié d'intellectuels, de chefs religieux, d'écrivains, de politiciens, de scientifiques et de voyageurs, les noms les plus célèbres de la scène culturelle, politique, religieuse et intellectuelle française du xvii<sup>e</sup> siècle. On y retrouve, parmi d'autres, Molière, Valentin Conrart, Charles Perrault, Paul Pellisson, Claude-Emmanuel Luillier, connu sous le nom de « Chapelle », le marquis de Dangeau, les savants pères jésuites Dominique Bouhours et René Rapin, Gilles Personne de Roberval et Joseph Sauveur, Françoise d'Aubigné, future Mme de Maintenon, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles, marquise de Lambert, et le jeune Bernard Le Bouyer de Fontenelle. Des personnalités aux idées communes, mais aussi divergentes, voire radicalement opposées, échangeaient librement. L'âge d'or du salon se situe entre

1670 et 1680, lorsque La Fontaine et les amis proches de La Sablière, Lafayette et Sévigné, composent leurs chefs-d'œuvre.

Dans les annales de l'histoire littéraire et sociale, La Sablière n'est (re)connue que par rapport à La Fontaine, qui vécut avec elle jusqu'à la fermeture de son salon au début des années 1680. Mais La Fontaine n'est pas le seul écrivain à avoir résidé avec La Sablière. C'est un second résident qui fournit la clé des références à l'Inde dans les textes qui émanaient du salon, et dont la présence transforma ce lieu d'échanges en l'un des principaux vecteurs de connaissances sur les Indes orientales : François Bernier. De retour d'un séjour de près de dix ans en Inde, à la recherche d'un logement et d'une nouvelle protection, ce philosophe-voyageur accepte l'invitation de Marguerite à la rejoindre rue Neuve-des-Petits-Champs. Durant presque une décennie, Bernier, surnommé « le Mogol » par ses contemporains, régala le groupe du récit de ses expériences et partagea sa connaissance de l'Inde en publiant des textes sur l'Inde, qui connurent un grand succès.

Personnage captivant, Bernier est l'une des sources les plus informées et respectées de la connaissance de l'Inde de son vivant et même jusqu'à nos jours. Dans le monde intellectuel, il s'est d'abord fait remarquer comme disciple, puis secrétaire du philosophe Pierre Gassendi. En 1652 et 1653, il accompagne son mentor en Provence pour assister aux éclipses lunaires et solaires. À cette époque, il obtient un doctorat en médecine à la célèbre Faculté de Montpellier, diplôme qui lui sera particulièrement utile à son arrivée en Inde. Quand Gassendi meurt en 1655, Bernier s'adonne à sa passion des voyages, visite la Palestine, Le Caire, l'Égypte, la Perse et l'Éthiopie. En 1658, il part pour l'Inde et entre à la cour moghole, son statut de médecin lui valant une place dans l'entourage de l'empereur Shah Jahan. Quand Aurangzeb s'empare du trône de son père, Bernier reste attaché à la cour comme médecin et entre au service de Daneshmend Khan, alors ministre des Affaires étrangères et finalement trésorier de l'Empire. Savant et curieux, Khan emploie Bernier pour s'instruire des découvertes européennes en astronomie, physique, anatomie, chimie et logique<sup>13</sup>. En retour, il le rémunère monétairement, mais aussi intellectuellement en l'éduquant à la civilisation indienne. Grâce à lui, Bernier pénètre les cercles intellectuels, politiques et artistiques impériaux. Il va jusqu'à accompagner la cour au Cachemire, devenant ainsi le premier occidental à

faire l'expérience de cette terre quasi mythique et à la décrire dans ses récits. Restant en Inde jusqu'en 1668, il part pour la Perse au printemps de la même année, arrive à Constantinople en 1669, et accoste aux côtes françaises à l'automne. À Paris, il rejoint son groupe d'amis intellectuels et s'installe dans l'hôtel particulier de La Sablière. Bernier logea chez La Sablière jusqu'à la fermeture de son salon. Après cette fermeture vers 1684 et avant sa propre mort en 1688 (Marguerite meurt le 6 janvier 1693), il se rend en Angleterre, intègre le cercle d'Hortense Mancini (nièce du cardinal Mazarin en exil) et rejoint son ami le philosophe-moraliste Charles de Saint-Évremond, exilé pour ses relations avec Nicolas Fouquet. Comme nombre de membres du salon de La Sablière, y compris La Fontaine, Saint-Évremond avait fait partie de l'entourage de Fouquet jusqu'à son arrestation et à la dépossession de son château de Vaux-le-Vicomte par Louis XIV en 1661. Durant son séjour à Londres, Bernier entretient une longue correspondance avec Pierre Bayle, le penseur protestant réfugié en Hollande. Les savoirs de Bernier sur l'Inde circulaient ainsi dans les plus importants cercles littéraires, scientifiques et philosophiques européens, dont nombre de ses membres se réunissaient dans le salon de La Sablière au cours des années 1670.

D'Inde, Bernier avait également entretenu une correspondance soutenue avec certains intellectuels, tel Jean Chapelain, qui ont aiguisé le regard du philosophe-voyageur par leurs questions. À son retour à la fin des années 1660, Bernier publie quatre volumes sur l'Inde. Si nous ignorons précisément quand il composa ces ouvrages, nous savons qu'il prit la décision de les publier à partir de 1670-1671 avec Claude Barbin et que l'historique de la publication montre que Bernier a conçu ces quatre volumes comme une seule œuvre, bien que très hétéroclite et composée de textes différents appartenant à des genres variés. Il faut souligner que les différents textes qui composent ces quatre tomes, les récits historiques et les lettres, n'avaient pas été publiés séparément par Bernier. Le premier tome, intitulé *Histoire de la dernière révolution des États du Grand Mogol* (1670), est dédié au roi et offre un récit détaillé de la brutale guerre civile qu'il vécut à son arrivée en Inde, quand Aurangzeb avait pris le pouvoir en tant qu'empereur, emprisonné son père, Shah Jahan, et tué ses frères rivaux. La même année, Bernier publie un deuxième volume qui comporte les *Événements particuliers*,

description détaillée de la cour de l'empereur Aurangzeb, et la *Lettre de l'étendue de l'Hindoustan*, adressée à Colbert. L'année suivante, le troisième tome est publiée par le même éditeur, Claude Barbin ; celui-ci contient la *Suite des Mémoires du Sieur Bernier sur l'Empire du Grand Mogol*, et des lettres à François de La Mothe Le Vayer, à Jean Chapelain et à Claude-Emmanuel Luillier, dit Chapelle. Un quatrième volume qui parut au même moment est consacré à la *Relation du voyage fait en 1664... au royaume de Cachemire composée de neuf lettres à M. de Merveilles*. À la fin de ce dernier volume, Bernier publie les réponses à cinq questions qui lui furent posées par l'écrivain et le physicien Melchisédech Thévenot, réputé pour ses éditions et traductions de récits de voyages européens. Ces ouvrages, considérés comme les premiers récits français entièrement consacrés à l'Inde en particulier, et les premiers écrits d'un intellectuel européen ayant voyagé en Inde de manière indépendante, par simple curiosité, connurent d'emblée une immense popularité. L'historien du XIX<sup>e</sup> siècle Henri Castonnet des Fosses note que leur publication rendit Bernier célèbre en associant pour toujours l'intellectuel à l'Inde. Il souligne qu'avec ces textes « la renommée de notre compatriote était désormais établie, et partout on le désignait sous le nom de Mogol<sup>14</sup> ». Les écrits de Bernier sont aussitôt traduits en anglais, une édition paraissant à Londres en 1671-1672 et en 1676. Une traduction néerlandaise est imprimée en 1672, une allemande en 1672-1673, et une italienne en 1675. En 1699, onze ans après la mort de Bernier, l'éditeur d'Amsterdam Paul Marret publie les quatre volumes avec des illustrations sous le titre de *Voyages de François Bernier*. Ces ouvrages connurent de nombreuses éditions au cours des deux siècles suivants. Soulignons d'emblée que Bernier n'a jamais intitulé ses textes sur l'Inde « voyages ». Comme nous le verrons, lui et son public font une distinction très nette entre les textes de Bernier sur l'Inde et le genre des récits de voyages composés par des marchands et missionnaires pendant cette période<sup>15</sup>.

Par leur large circulation, les volumes de Bernier ont influencé la construction de l'image du sous-continent partagée par le public français et européen. En effet, ces textes ont sans doute façonné la manière dont l'Europe a perçu l'Inde jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'au plus fort du colonialisme de nouvelles traductions-interprétations anglaises des textes de Bernier furent produites et diffusées dans le but de justifier

celui-ci. Aujourd'hui, les historiens et le grand public continuent de se fonder sur Bernier pour comprendre l'Inde du XVII<sup>e</sup> siècle et sa relation avec l'Europe. Mais, à ce jour, comme je le soutiendrai dans les pages suivantes, ce portrait du passé reste incomplet parce que l'interprétation des textes de Bernier ne tient pas compte de l'ensemble du contexte historique et culturel dans lequel ils furent créés. Ses récits sur l'Inde sont le plus souvent décontextualisés sur le plan tant linguistique qu'historique, puisqu'on a recours le plus souvent aux traductions anglaises du XIX<sup>e</sup> siècle. Même quand on lit ces textes dans leur français d'origine, on a souvent du mal à les interpréter comme l'aurait fait un contemporain de Bernier, tant notre vision de l'Inde repose sur la vision post-coloniale diffusée par les Anglais à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. La mise en sourdine du dialogue entre Bernier, son public du XVII<sup>e</sup> siècle et son contexte historique ne permet pas au lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle de comprendre la complexité de ces textes, et homogénéise le rapport entre l'Inde et la France en le soumettant au regard colonialiste britannique. La possible réception des textes de Bernier au XVII<sup>e</sup> siècle souffre aussi des idées reçues que nous avons sur le Grand Siècle de Louis XIV. Selon cette histoire, un salon tel que celui de La Sablière avait peu d'influence sur la création du savoir, les habitués et leurs conversations servant plus à disséminer des idées qu'à les concevoir<sup>16</sup>.

Même quand on interprète les textes de Bernier dans leur contexte historique et littéraire, on le sépare du contexte mondain. On commente ces récits dans le contexte du milieu philosophique et du mouvement libertin auquel Bernier était le plus affilié en raison de son travail de secrétaire de Gassendi et de son entourage libertin. Personne jusqu'ici ne les a interprétés comme faisant partie d'une conversation incluant le milieu mondain, plus précisément celui des salons, que Bernier a assidument fréquenté et dans lequel ses textes ont dialogué. En fait, la plupart des historiens ne mentionnent qu'en passant la relation de Bernier avec le milieu de La Sablière. Dans sa description détaillée du salon de La Sablière et de son influence, André Hallays, par exemple, n'identifie Bernier qu'à ses écrits philosophiques. Il offre toutefois une image plus précise de la relation entre Bernier et La Sablière que d'autres historiens, en déclarant qu'il « habitait dans l'hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs, comme La Fontaine, avec laquelle il devait s'entendre à merveille<sup>17</sup> ». On peut certes supposer qu'il s'entendait

également bien avec Marguerite de La Sablière et les autres membres du salon. La remarque de Hallays souligne l'effacement de La Sablière et de son salon du contexte intellectuel de Bernier et le plus souvent du milieu intellectuel du Grand Siècle. Non seulement les historiens ont ignoré la majorité des interlocuteurs de Bernier, mais ils ont réduit au silence les conversations entre Bernier et ce public. Les habitués du salon de La Sablière, comme ceux des dizaines d'autres ruelles, ne perçoivent pas seulement les textes de Bernier comme des lecteurs. Leurs pratiques littéraires passent par des discussions sur ces œuvres, complétées par des conversations avec Bernier sur ses expériences concrètes. Pour comprendre la réception des textes de Bernier, il faut recréer ces conversations plausibles, cette sociabilité de la culture littéraire, composée d'hommes et de femmes, issus de milieux divers, propre à la France de l'époque. C'est en interrogeant les ellipses dans le récit historique et l'histoire littéraire qu'émerge une histoire plus complète de l'impact de la rencontre de la France avec l'Inde. Lafayette, Sévigné, La Fontaine et une foule d'autres intellectuels, philosophes et écrivains du passé classique de la France, réunis au salon de La Sablière, ne se sont pas contentés de rencontrer les textes de Bernier, ils ont dialogué avec Bernier lui-même. Ces conversations, ces échanges érudits et conviviaux ont profondément façonné l'imaginaire qui s'est développé autour de l'Inde. L'influence de Bernier va donc bien au-delà des cercles académiques et philosophiques aujourd'hui reconnus.

Afin de percevoir l'influence du contact avec l'Inde sur l'imaginaire français, il est essentiel de faire revivre ces conversations nées d'une conception spécifiquement française de l'engagement intellectuel, qui privilégiait la sociabilité entre les deux sexes. Alors qu'au XVII<sup>e</sup> siècle d'autres cultures disposaient d'académies ou de rassemblements savants d'intellectuels masculins, seule la France offrait au public mondain, et notamment aux femmes, l'accès à une discussion sérieuse du monde des idées. Dès les années 1620, avant la fondation de la célèbre Académie française en 1635, la marquise Catherine de Rambouillet recevait des invités, hommes et femmes de divers horizons culturels, politiques et littéraires. Au milieu du siècle, Paris pouvait se louer de compter plus de cinquante réunions de ce type. De leur côté, les provinces imitèrent la capitale en créant leurs ruelles. Les habitués des salons se réunissaient pour lire des textes ensemble, les critiquer,

en discuter – et aussi les créer<sup>18</sup>. Roger Chartier explique qu'« entre le XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, c'est souvent autour du texte lu à haute voix, du livre feuilleté et discuté que se constituent les diverses formes de la sociabilité intellectuelle : celle du salon, celle mieux réglée de l'Académie, celle toute familière de la visite inopinée<sup>19</sup> ». Jusqu'à une époque récente, la sociabilité de salon au XVII<sup>e</sup> siècle fut caractérisée par des historiens et des chercheurs comme un simple passe-temps, un divertissement peu sérieux. Mais le salon de La Sablière illustre au contraire le fait que la sociabilité de salon était aussi fortement impliquée dans la création de connaissances que les diverses académies ; en fait, les deux sphères étaient l'une et l'autre imbriquées.

Bernier le philosophe-voyageur a conçu ses textes sur l'Inde pour susciter des conversations avec un public spécifique qui était à l'époque aussi exceptionnel que lui : un public où femmes et hommes, érudits et mondains, discutaient librement à l'ombre du roi qui allait devenir le monarque régnant le plus longtemps en Europe, à l'ombre, mais sans être éclipsés. Dans le cas de Bernier, le sens des textes se révèle un produit de la conversation : une conversation que l'auteur tient avec ses lecteurs, avec ses divers publics, parfois avec lui-même ; une conversation avec des milieux qu'il fréquente, avec son époque et celles qui l'ont précédée, une conversation avec d'autres textes aussi, et l'imaginaire transmis et construit par des textes. Il convient également de faire une analyse littéraire des écrits de Bernier, ce qui est rarement accompli puisqu'on privilégie l'étude du contenu littéral. Or cette textualité influence la réception. Les expressions, les mots qu'utilise Bernier résonnaient d'une manière spécifique auprès de son public. Restituer ces conversations plausibles permet de constater comment le milieu mondain des salons diffracte l'image de l'Inde de Bernier et contribue à façonner l'idée de ce sous-continent qui sera diffusée en France et en Europe. Cette historiographie créative peut aider à montrer comment la culture hexagonale vivait et interprétait la description par Bernier d'un monde relativement inconnu pour ses contemporains.

Quatre conversations vont tisser notre histoire de la rencontre de la France avec l'Inde. Chaque chapitre révèle l'importance de la lecture en contexte, de la prise en compte de la langue de ces textes, et de leur réception. La première conversation reconstitue les réseaux de production de connaissances sur l'Inde, et met ce contexte en dialogue

avec les textes de Bernier. Cette conversation vraisemblable révèle que la relation de la France avec l'Inde doit être distinguée du concept plus général de l'Orient. Une analyse des textes de Bernier et de leur réception dans ce contexte oblige ainsi à déconstruire la notion globalisante d'« Orient » et d'« oriental » pour reconnaître que tous les pays orientaux n'ont pas suscité les mêmes réactions de la part des pays occidentaux. Chaque pays oriental ou occidental avait ses propres caractéristiques qui influençaient la dynamique de toute rencontre. La France avait notamment une structure sociale particulière qui a influencé la façon dont l'Inde a été reçue et perçue, et cette rencontre entre les deux contrées s'est produite à un moment spécifique de l'histoire française. Le récit qui en résulte suggère que la confiance accordée de nos jours au concept d'orientalisme d'Edward Saïd a peut-être occulté notre compréhension d'autres modes d'interaction entre l'Occident et l'Orient à différentes périodes de l'histoire<sup>20</sup>.

La deuxième conversation fait revivre l'impact de la rencontre avec l'Inde à travers les textes de Bernier sur l'imaginaire littéraire. Nous explorerons également la manière dont les textes de Bernier sur l'Inde étaient en conversation avec la littérature de son époque, en particulier avec le roman, genre développé dans le milieu mondain, particulièrement par les femmes, et le plus associé à la culture de salon. Les publications sur l'Inde de Bernier, leur style et leur contenu, révèlent l'engagement de l'auteur dans la culture littéraire de son époque, ainsi qu'une prise de conscience et une appréciation de l'action des femmes.

La troisième conversation se déploie autour des idées philosophiques partiellement inspirées et certainement influencées par cette rencontre entre la France de Louis XIV et l'Inde. Bernier, comme d'ailleurs nombre de ses contemporains, était particulièrement fasciné par la diversité de l'Inde et il valorise cette variété à travers ses paroles et ses textes. Plusieurs écrits d'auteurs qui fréquentaient le salon de La Sablière, et donc Bernier lui-même, portent eux aussi des traces de cet intérêt, notamment l'œuvre la plus nettement identifiable du contact entre le salon de La Sablière et l'Inde, les *Fables* de La Fontaine. Le second volume des *Fables* est le produit non seulement du lien de La Fontaine avec un texte source indien, mais aussi de conversations sur l'Inde inspirées par les textes de Bernier et par sa présence comme compagnon de résidence chez La Sablière et membre de son salon.

Les ouvrages d'un autre habitué du salon, Fontenelle, plus particulièrement ses *Entretiens sur la pluralité des mondes*, portent également les traces de l'engagement du philosophe avec le milieu de La Sablière, Bernier et ses textes. Dans une France de plus en plus dominée par le regard d'un monarque absolu de droit divin, les discussions autour de la différence, surtout des croyances religieuses, et de la diversité dont l'Inde offrait un exemple surprenant étaient particulièrement appréciées, inspirantes et instructives.

La dernière conversation se concentre sur la culture matérielle et les preuves tangibles et visuelles de l'influente présence de l'Inde à cette époque, spécifiquement les indiennes et les diamants. La Sablière, parmi d'autres, utilisait des indiennes pour décorer son salon. L'une des nombreuses caractéristiques des textes de Bernier est sa description de la culture matérielle de l'Inde. Par exemple, il décrit avec force détails ces tissus qui ont pénétré le marché français à tous les niveaux de la société. Le contact avec l'Inde a changé le monde matériel de la France du XVII<sup>e</sup> siècle ; ce changement de goût reflète les nouvelles pratiques et consciences esthétiques façonnées par la rencontre de la France avec le sous-continent.

Cette nouvelle perspective sur la composition et la réception des textes de Bernier exige un certain degré de spéculation, voire de récréation, car nous y grefferons des sources historiques et des actrices oubliées, qui furent jugées indignes d'être inscrites dans l'histoire officielle. Elle implique aussi de décentrer des voix considérées comme appartenant au milieu érudit pour faire place à celles qui sont aujourd'hui associées à la culture orale et à la sociabilité mondaine. Il s'agit de reconstruire le monde vécu de Bernier, la pensée ayant nourri son « regard » lorsqu'il était en Inde et qui l'a entouré dans la création de ses textes, l'imaginaire avec lequel il a dialogué, qui prit ensuite différentes teintes lorsque ses contemporains lurent, écoutèrent et discutèrent ses textes. En faisant revivre les voix des autres interlocuteurs de Bernier, en particulier des femmes qui furent le plus souvent réduites au silence dans la lecture de ce passé, nous aspirons à faire revivre le milieu dynamique et créatif ayant donné naissance à la représentation unique de l'Inde de Bernier.

Dans son *Essai sur les mœurs*, Voltaire fait allusion à ces autres conversations en caractérisant l'Inde comme un pays « de qui toute

la terre a besoin, et qui seule n'a besoin de personne ». Cette déclaration à l'emporte-pièce peut de nos jours sembler curieuse, voire invraisemblable. Pourtant, les traces que l'Inde a laissées sur les artefacts culturels et les mentalités du XVII<sup>e</sup> siècle à l'aube des Lumières éclairent cette déclaration apparemment énigmatique. Parce qu'une vision particulière de l'Inde, en accord avec les principes de Voltaire, apparaît dans ces conversations du Grand Siècle français, lorsqu'on tient compte des voix, des textes et des institutions trop longtemps relégués aux marges de l'histoire.